

Jeanine Moulin, « Marceline Desbordes-Valmore et la poésie féminine¹ »

TEXTE ÉTABLI ET PRÉSENTÉ PAR MATHILDE LABBÉ

À l'occasion du centenaire de la mort de Marceline Desbordes-Valmore, Jeanine Moulin est invitée à Douai pour y prononcer une conférence. L'ouvrage qu'elle a publié dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » des éditions Pierre Seghers a paru quatre ans auparavant et elle travaille déjà à l'anthologie de poèmes écrits par des femmes qui trouve sa place dans la collection « Melior » de la même maison en 1963. Dans sa conférence, Jeanine Moulin fait le lien entre ces deux projets, restituant ainsi au travail mené sur Marceline Desbordes-Valmore la force des commencements : c'est en se penchant sur cette œuvre que la critique a décidé de s'intéresser plus largement à la relation entre littérature et condition des femmes. Elle s'attache surtout à clarifier la place de Marceline Desbordes-Valmore dans l'histoire littéraire, en montrant qu'elle a peut-être « donné le la » aux romantiques, tout en soulignant la proximité paradoxale de cette œuvre et de cet ethos de femme écrivain « simple, active, pressée » pour les lecteurs et lectrices des années 1950. Plus tardif et plus personnel que l'ouvrage de 1955, ce texte offre un témoignage précieux sur la réception de l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore par une lectrice qui est à la fois critique et poète. Je remercie Corinne Moulin, petite-fille de Jeanine Moulin, d'avoir autorisé la publication de cette conférence inédite conservée aux Archives et Musée de la littérature de Bruxelles.

En 1955, lorsque je préparais un Desbordes-Valmore pour la collection « Poètes d'aujourd'hui », je vis surtout en Marceline le cas curieux d'un poète à la fois connu et méconnu, victime des anthologies. Ce sont en effet toujours les mêmes poèmes que l'on cite d'elle : « Les Roses de Saadi », « La Couronne effeuillée » ou les fables enfantines qui ont bercé depuis plus d'un siècle les rêves des écoliers, mais on ne donne pas ou rarement des chants aussi originaux et aussi purs que : « Allez-en paix », « Un nouveau-né » ou les pièces consacrées aux émeutiers de la révolution lyonnaise de 1834.

1. Jeanine Moulin, « Marceline Desbordes-Valmore et la poésie féminine », conférence prononcée à Douai en 1959, Bruxelles, Archives et musées de la littérature.

Ayant apporté ma modeste contribution aux études valmoriennes, je ne pensais plus revenir sur ce sujet et j'entrepris alors un essai sur l'ensemble de la poésie féminine auquel je suis occupée actuellement.

Or c'est précisément cet essai qui m'a ramenée à la poétesse douaisienne. C'est en la comparant à toutes ses sœurs en poésie que j'ai perçu ce qui l'en distingue.

Son comportement dans la vie, sa place dans la littérature et la matière même de sa poésie offrent des aspects particuliers que je ne puis éclairer entièrement au cours d'une brève communication, mais que j'espère néanmoins pouvoir définir dans les grandes lignes.

Observons tout d'abord Marceline dans son milieu. Son attitude est celle d'un être très complet, doté de qualités que l'on trouve rarement réunies chez les femmes de lettres de son temps.

Mère, elle élève, instruit et soigne ses enfants, sans que sa vigilance soit jamais prise en défaut. Le fait d'écrire n'ôte rien à la puissance et à l'efficacité de son sentiment maternel.

Épouse, elle veille à chaque détail de l'existence de son mari. Sa correspondance montre assez qu'elle est la conseillère de son mari et qu'elle accomplit avec une inlassable ténacité toutes les démarches qui peuvent aider Valmore dans son travail de comédien.

Ménagère, à l'encontre de l'idée que l'on se fait d'une femme de lettres un peu bohème, elle est plus fière de la netteté de sa maison que du succès de ses poèmes. Elle s'est souvent vantée de la manière prompte dont elle compose d'excellents potages ou de délicieux plum-puddings. Elle tient scrupuleusement ses comptes et s'efforce sans relâche de combler ses dettes, hélas si fréquentes.

Travailleuse, rivée à sa plume, non seulement par plaisir d'écrire mais pour gagner son pain, elle court les éditeurs, obtient ce qu'il est possible de retirer de ses manuscrits et tâche d'arracher quelque avance sur le livre qui doit paraître.

Marceline ne se considère cependant pas comme un être exceptionnel et ne croit pas devoir se singulariser par son attitude. Elle n'a rien d'une Delphine de Girardin, qui gravit majestueusement les marches des capitales littéraires, la tête couronnée de lauriers. Elle ne ressemble pas davantage aux poétesse plus récentes, ni à Renée Vivien qui accueille ses amis dans un décor étudié, parmi des bibelots de jade et des bouquets de violettes, ni à l'extravagante Anna de Noailles qui reçoit ses admirateurs dans le clair-obscur d'une chambre à coucher calfeutrée.

À côté de ces muses alanguies, étranges ou despotiques qui cultivent soigneusement leur légende, Marceline apparaît semblable à certaines femmes écrivains d'aujourd'hui, simple, active, pressée, peu différente des prosatrices telles que Renée Gosset ou Alba de Cespedès, des femmes poètes telles que Pierrette Sartin, Lucienne Desnoues, Claudine Chonez. Et, comme les femmes actives d'aujourd'hui, elle a connu le surmenage et lui a opposé une opiniâtre résistance.

D'ailleurs, celle qu'on appelle la frêle Marceline – c'est du moins ainsi que beaucoup l'imaginent – était bien mieux portante qu'on ne le croit généralement.

Dans l'admirable étude médico-psychologique qu'il lui a consacrée, le Docteur Lacassagne nous montre qu'elle « jouissait en vérité d'une santé fort satisfaisante » et « que, sans la maladie cancéreuse qui devait mettre fin à ses jours, elle aurait pu vivre encore jusqu'à un âge très avancé ». Mais il n'en reconnaît pas moins chez elle un « état psychasténique à prédominance dépressive ». Et il le prouve en citant de nombreux fragments de lettres où Marceline Desbordes-Valmore décrit ce qu'elle ressent dans ses moments de crise.

À ces témoignages, j'ajouterai celui d'une lettre que je crois inédite et dont le manuscrit se trouve actuellement à la Bibliothèque Royale de Belgique². Dans un fragment de cette missive, adressée de Bordeaux, le 24 Janvier 1825, elle écrit à son oncle Constant Desbordes : « Je viens d'être malade à l'improviste, comme il m'arrive plusieurs fois dans l'année. C'est une secousse nerveuse, inattendue et toute intérieure, qui, sans m'aliter, sans fièvre, me frappe de stupeur et me donne pendant quelques jours l'air d'une personne de l'autre monde. Mes traits s'altèrent et prennent une expression de tristesse qui n'est que trop le miroir de mon âme. Vous m'avez vue ainsi quelquefois sans y rien comprendre, les médecins non plus, et moi encore moins. Dans cet état, je suis faible comme après une longue maladie et le tiers de mon existence s'est passé ainsi avec plus de force pour lutter contre ces atteintes ; je ne vous y crois pas étranger vous-même, mon cher Oncle, et je vous plains... » Ces états dépressifs si fréquents nous font admirer davantage encore l'énergie que Marceline déploie dans l'existence.

Par son dynamisme, par le naturel avec lequel elle aborde les événements de la vie quotidienne, par son goût du travail, elle apparaît comme un type de femme écrivain d'aujourd'hui.

Autre trait qui la distingue des poétesses du passé. En règle générale, les femmes qui écrivent n'innovent guère et leurs œuvres n'influencent pas ou peu le cours de la littérature. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que Marceline ait ouvert des horizons nouveaux aux poètes de son temps ou à ceux qui devaient leur succéder. Il reste toutefois qu'à l'époque où trônaient Béranger, Millevoye et Casimir Delavigne, elle a fait entendre des chants d'un lyrisme brûlant et tourmenté fort proches de ce que les grands romantiques, ses cadets, allaient bientôt chanter. Ne l'oublions pas : ses premières poésies ont paru un an avant *Les Méditations* de Lamartine et trois ans avant les premiers recueils de Hugo et de Vigny. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le climat poétique qu'elle a créé n'a pu que confirmer ces poètes dans leurs tendances ; les sujets qu'ils ont abordés – l'amour, l'isolement dans la nature, la nostalgie du pays natal, l'attrait pour la couleur locale et l'exotisme, la ferveur religieuse – se dessinent déjà chez Desbordes-Valmore, dès 1819.

Toutes ces constatations pourraient être précisées par une étude approfondie dont je suggère l'idée aux valmoriens. Pour ma part, je me bornerai à signaler quelques similitudes qui m'ont frappée.

2. [Note de Jeanine Moulin.] Cf. la photographie que j'en ai donnée dans mon étude de Marceline Desbordes-Valmore (Seghers, 1955 [entre les pages 88 et 89]).

Je n'apprendrai rien à personne en rappelant la parenté d'esprit qui existait entre Lamartine et Marceline. Un poème comme « La Vigne et la Maison » que Lamartine publia en 1839 dans ses *Recueils poétiques* ressemble étonnement au poème « Tristesse » que Marceline fit paraître en 1833.

Même mélancolie devant les changements qui se sont opérés dans l'âme, même évocation des souvenirs d'enfance, même regret des chers disparus.

Mais ces comparaisons entre deux poètes qui étaient à peu près du même âge pourraient ne révéler sans doute que des réactions proches et des influences réciproques.

Par contre, la comparaison avec d'autres poètes plus jeunes que Lamartine apporterait vraisemblablement des constatations plus intéressantes.

On se souvient que c'est dans *La Revue des Deux Mondes* en 1835, que Musset publia pour la première fois ses *Nuits*. Rappelons le passage de la célèbre « Nuit de Mai » où le poète s'écrie :

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
Ô ma pauvre Muse ! Est-ce toi ?
Ô ma fleur ! Ô mon immortelle,
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi
Oui te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur...

En 1819, Marceline Desbordes-Valmore avait publié un poème intitulé « La Nuit d'hiver » dont voici le début :

Qui m'appelle à cette heure et par le temps qu'il fait ?
C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille,
Ah je te reconnais ; c'est toi, Muse gentille ?
Ton souvenir est un bienfait.
Inespéré retour ! Aimable fantaisie !
Après un an d'exil qui t'amène vers moi ?
Je ne t'attendais plus, aimable Poésie :
Je ne t'attendais plus, mais je rêvais à toi.

Les titres des deux poèmes et la manière dont les deux poètes s'adressent à la Muse offrent incontestablement une certaine similitude. Il est fort possible que Musset ait puisé le thème et la façon de le traiter chez d'autres poètes (français, anglais ou allemands). Il ne s'agit peut-être que d'une coïncidence, mais telle qu'elle, c'est une coïncidence curieuse qui donne l'envie de vérifier dans quelle mesure l'auteur des *Pleurs* a donné le *la* aux romantiques.

En ce qui concerne Musset, on pourrait d'ailleurs établir encore d'autres analogies. Il y a dans les *Élégies* que Marceline a publiées en 1825, un certain ton – interrogation angoissée et sens de la magie nocturne – et certains sentiments

– hantise de l'impossible et affolement devant la passion dévastatrice – que l'on retrouvera dix ans plus tard chez l'auteur des *Nuits*. Et tels vers du poème « À ma sœur » pourraient aussi bien avoir été écrits par Musset :

Qui fait fuir dans son nid cet oiseau palpitant ?
De ma dernière nuit, c'est l'ombre avant-courrière ;
Vois comme, en s'élevant de la noire bruyère,
Aux fleurs de ma fenêtre elle monte et s'étend :
Embrasse-moi, ma sœur, car son aile invisible
M'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.
Ce rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour,
Ce n'est plus le malheur, non ce n'est plus l'amour.
C'est ma dernière nuit. Déjà froide comme elle,
Ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle.
Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface, et je sens
Que la paix ou la mort a coulé dans mes sens.

Lorsqu'on se souvient de ce que Hugo écrivait de Marceline : « Elle est la poésie même », lorsqu'on relit les éloges que lui prodiguèrent plus tard des écrivains aussi misogynes que Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Rimbaud et Verlaine, il est permis, me semble-t-il, de penser que certains poètes qui débutaient aux abords de 1830, aient été impressionnés par le souffle de la poésie valmorienne et par la sincérité totale qui se dégage de ses confidences passionnées.

Cette influence n'est qu'un des éléments qui différencient Desbordes-Valmore de tant d'autres poétesses, mais il en est encore un qui mériterait d'être souligné.

Voyons quels ont été les principaux sujets d'inspiration de quelques femmes poètes célèbres.

Louise Labé ne consacre ses poèmes qu'à l'amour. M^{me} Deshoulières exprime surtout des réflexions désabusées sur le destin. Renée Vivien situe ses passions à la fois ingénues et perverses dans le cadre de la beauté antique. Plus ample et plus persuasif, le lyrisme d'Anna de Noailles exalte la nature, l'amour et la mort. Pour l'époque actuelle, ne citons que l'exemple de Marie Noël dont les principaux recueils évoquent la foi et la nature dans la mesure où celle-ci symbolise et explicite la foi.

Chacune de ces poétesses se borne à chanter deux ou trois thèmes, tout au plus ; Marceline les aborde tous, ou peu s'en faut. La nature et l'amour, la tendresse maternelle et l'amitié, la pitié et la solidarité humaine aussi bien que la mort et que la foi. C'est dire que l'étendue de son clavier lui assure une place particulière dans la poésie féminine et cela explique son rayonnement.

Car quelle qu'ait été l'évolution de la sensibilité et des goûts depuis plus d'un siècle, les fervents de la poésie ont toujours trouvé dans l'œuvre de Desbordes-Valmore les reflets de leurs rêves, de leurs souffrances et de leurs espoirs. Ainsi, c'est grâce à la richesse et à la diversité de son inspiration que l'auteur des *Pleurs* est et restera toujours, sans doute, un poète vivant.